

nuit et je descendrai à l'hôtel de Paris sous le nom de M^{me} Gardiane. C'est donc à l'hôtel de Paris que nous nous verrons. Aussitôt arrivée je vous le ferai savoir, et vous voudrez bien venir me dire ce que vous aurez déjà fait.

Voici maintenant, je crois, comment vous devez procéder : la comtesse de Verdraine est connue de la plupart des membres du parquet de Grenoble ; l'un de ces magistrats, M. Daubrun, le juge d'instruction, s'est autrefois intéressé à elle, je le sais, et ne lui a certainement pas retiré sa sympathie, son amitié. Eh bien, M. Etienne, vous irez trouver M. Daubrun, chez lui ou au palais de justice, vous lui apprendrez comment la comtesse Paule a été enlevée ; sans accuser positivement M. de Miray d'être l'auteur du rapt, vous lui ferez connaître les raisons que vous avez de soupçonner l'ancien ami de M. de Verdraine ; alors, j'en suis certaine, M. Daubrun partagera votre indignation, nos craintes, prendra notre cause en main, et devenant notre puissant auxiliaire, fera surveiller secrètement M. de Miray et acquerra ainsi la conviction qu'il est le coupable.

Le juge d'instruction aura découvert ou est séquestrée la comtesse et, du même coup, il la délivrera et, du même coup, il aura à rendre compte de son crime. Le misérable recevra le châtiment qu'il a mérité et la comtesse de Verdraine sera vengée.

—Oui, elle sera vengée, je le jure ! dit le jeune homme sourdement.

—C'est bien entendu, monsieur Etienne, vous suivrez le conseil que je vous donne ?

—Oui, mademoiselle. Aussitôt arrivé à Grenoble, je verrai M. Daubrun ; je ne connais pas ce magistrat, mais mon nom ne lui est pas inconnu, car autrefois, après l'assassinat de la petite Isabelle, j'ai été l'objet d'une enquête ordonnée par M. Daubrun. Je serai d'autant plus à mon aise avec lui et je lui parlerai avec d'autant plus de confiance qu'il me doit en quelque sorte une réparation.

—Ayons donc bon espoir, monsieur Etienne.

—Oui, oui, espérons, mademoiselle.

Etienne se leva en disant :

—Je pars.

—Oh ! pas sans avoir pris quelque chose ! s'écria Mme Gaspard ; il vous faut d'abord déjeuner.

—D'ailleurs, ce ne sera pas un retard, ajouta le mari, il faut le temps de sortir la voiture, de faire boire et manger le cheval, de l'atteler ; Annette aura vite préparé son repas : moi, pendant ce temps, je vais all'er prévenir le messager et quand nous lèverons de table, la voiture sera là devant la porte.

Le regard du jeune homme interrogea Mercédès.

—Monsieur Etienne, dit-elle, vous ne pouvez pas refuser.

VIII

MONSIEUR DAUBRUN

Etienne arriva à Grenoble à six heures du matin et, suivi de Miro, se rendit à pied à l'hôtel des Alpes où, comme nous le savons, il avait laissé ses effets et retenu sa chambre pour quinze jours, en payant d'avance.

Mais il y avait de cela six semaines. Evidemment le maître de l'hôtel avait dû disposer de la chambre ; cela lui importait peu ; on lui en donnerait une autre et il pensait bien qu'il allait rentrer en possession de sa valise et de ce qu'elle contenait.

Comme il était encore de bonne heure, Etienne prit son temps pour déjeuner.

Huit heures sonnèrent. Etienne se leva, se regarda dans la glace et fut satisfait de son examen, car il murmura :

—Je peux me présenter ainsi.

S'adressant à Miro, il lui dit :

—Je vais sortir, et il ne m'est pas possible de t'emmener ; tu vas rester ici, et bien que je ne craigne pas les voleurs, je te constitue le gardien de notre chambre.

Miro comprit ; aussitôt il se coucha à plat ventre près du fauteuil sur lequel Etienne avait jeté les vêtements qu'il venait de quitter.

Le jeune homme partit, laissant la clef à la porte.

Il se rendit au Palais de Justice et demanda au concierge à quelle heure M. Daubrun, le juge d'instruction, arrivait à son cabinet.

—Cela dépend du travail que M. le juge d'instruction a à faire ; il vient quelquefois à dix heures ; mais je ne crois pas que vous puissiez le voir aujourd'hui au palais avant deux heures de l'après-midi.

—Pensez-vous qu'il me recevra chez lui ?

—Ça, monsieur, je l'ignore.

—Enfin, je peux toujours me présenter. Soyez assez bon, monsieur, pour me donner l'adresse de M. Daubrun.

Le concierge donna l'adresse sans la moindre difficulté, et Etienne se rendit à la demeure du magistrat, peu éloigné du palais de justice.

Le valet de chambre à qui le jeune homme s'adressa lui répondit :

—Je ne sais pas si M. Daubrun pourra vous recevoir ; il s'est levé de très bonne heure et il travaille.

—Est-il seul ?

—Oui.

—Alors veuillez lui annoncer la visite de M. Etienne Denizot, de Saint-Amand-les-Vignes, et lui dire que la communication que j'ai à lui faire est des plus graves et ne peut souffrir aucun retard.

Le valet de chambre disparut, revint au bout d'un instant et dit :

—M. Daubrun vous attend, veuillez me suivre.

Etienne fut introduit dans le cabinet du magistrat et se trouva en présence d'un homme à la physionomie grave, presque sévère ; mais dont le regard était empreint de douceur et de bienveillance. Il était assis devant une table-bureau chargée de livres de jurisprudence, de dossiers énormes, de papiers divers, et tenait une plume qu'il posa sur l'encrier avant de se tourner vers le visiteur qu'il enveloppa de son regard, habitué à fouiller la pensée.

La figure ouverte du jeune homme, ses yeux où éclatait la franchise, son attitude modeste, mais nullement embarrassée, produisirent un heureux effet sur le magistrat, qui se laissa aller à ce courant sympathique qui entraînait vers Etienne à première vue.

Un sourire effleura les lèvres de M. Daubrun et, se levant à demi, il indiqua un siège au visiteur.

—Ainsi, monsieur, dit-il, vous êtes monsieur Etienne Denizot, de Saint-Amand-les-Vignes ?

—Oui, monsieur. Est-ce que mon nom est resté dans la mémoire de monsieur le juge d'instruction du parquet de Grenoble ?

—Certainement, monsieur Denizot, et aussi tout le bien qui a été dit de vous lors d'une enquête dont vous avez été l'objet. Je suis heureux de voir aujourd'hui l'honnête homme injustement soupçonné et dont le parquet de Dijon a fait les plus grands éloges. Mais dites-moi, monsieur Denizot, est-ce que vous venez me demander raison d'avoir pu penser un instant que vous étiez le coupable que je cherchais ?

—Oh ! non, monsieur, non.

—Je cherchais, monsieur Denizot, et quand la justice cherche, son devoir est d'aller partout ; aucune considération ne doit l'arrêter dans ses investigations. Savez-vous comment le criminel ou plutôt les criminels, car ils étaient deux complices, ont été découverts ?

—Oui, monsieur, je le sais. On vous a appris que j'aimais ardemment Mlle Paule Pérard avant son mariage avec le comte de Verdraine ; je suis resté son ami, monsieur, et aujourd'hui, comme autrefois, mon dévouement pour la comtesse de Verdraine peut aller jusqu'à lui sacrifier ma vie.

Monsieur le juge d'instruction, c'est pour Mme la comtesse de Verdraine que je suis à Grenoble, c'est pour elle que je